

de qui avait creusé dans mon existence ces deux abîmes sans fond, la folie et la mort. Une lettre me fut remise ; elle m'apprit ce qui s'était passé. Cette lettre, écrite par Brigitte Beaudoin le jour même où elle avait succombé à une attaque d'apoplexie foudroyante, était un cri d'angoisse et de repentir. Elle s'accusait d'avoir fait le malheur de ma fille ; elle m'avouait que, voulant marier Lucienne à un noble et redoutant de ma part une décision contraire, elle l'avait déterminée, non sans peine, à épouser le vicomte de Saint-Chamans, certaine, disait-elle, que je subirais sans trop d'irritation le fait accompli. Mais ce mépris de mon autorité avait reçu un châtement terrible. La lettre se terminait ainsi : " Le vicomte de Saint-Chamans est un misérable, un lâche ! " Hélas ! le mariage, préparé par lui-même, n'était qu'une comédie infâme. Un laquais déguisé a servi de prêtre. " Lucienne a vécu trois mois près de celui qu'elle croyait son époux, et c'est ce monstre qui, las de dissimuler, a eu l'audace de révéler son crime. Ah ! je tremble pour la raison " de la pauvre enfant ! Quant à moi, je sens qu'un coup terrible m'a frappée, car je suis coupable ; rien ne peut m'absoudre, et je n'ai pas même le courage de crier : Grâce ! " pitié ! pardon ! " Ces derniers mots étaient presque illisibles. La mort était venue brusque et violente. elle avait paralysé la main et fait tomber la plume ; elle avait étouffé cet élan suprême du remords et du désespoir.

" Le jour même, je courus chez ce vicomte de Saint-Chamans. J'avais résolu de le tuer. Sa demeure se cachait au fond d'un faubourg. Je reconnus tout de suite une de ces petites maisons où se réfugie la débauche de nos grands seigneurs. Je frappai, rien ne répondit. Je fis retentir la porte de mille coups furieux, toujours même silence. Je m'informai aux alentours ; j'appris alors que l'habitation était déserte depuis plusieurs mois. Désespéré, je me rendis chez le surintendant de la police, je portai plainte, et je demandai justice. Le surintendant m'écoula d'un air distrait et me répondit à peine. Il me déclara, au reste, qu'il n'existait qu'un vicomte de Saint-Chamans, lequel avait soixante-dix ans et vivait en province, uniquement occupé de dévotion. Il y avait eu sans doute usurpation de nom et de titre. C'est ce que je soupçonnais déjà. Mais où chercher le misérable ? où le trouver ? J'interrogeai Lucienne dans l'espoir d'obtenir d'elle quelque indice, de faire jaillir de son esprit quelque trait de lumière. Il ne lui échappa que des paroles incohérentes, d'incertaines lueurs. Mes questions, d'ailleurs, l'agitaient, et je dus y renoncer ; elle était si faible, si languissante ! Elle ressemblait à une de ces flammes légères qu'un souffle éteint. Je tremblais pour sa vie, et je lui épargnais les émotions. Mais le hasard fut impitoyable. Un jour qu'elle était assise à une fenêtre ouverte, un cavalier passa. Elle leva les yeux et se dressa tout à coup. " Ah ! lui ! " s'écria-t-elle. Puis elle tomba sur le parquet. Quand je la relevai, elle n'existait plus. Aussitôt je bondis, et, saisissant une arme, je me précipitai sur les traces de l'infâme gentilhomme que le cri de ma fille venait de condamner. Mais soit qu'il eût reconnu sa victime et pris la fuite, soit que dans un élan irréfléchi j'eusse mal suivi sa piste, je ne pus parvenir à le rejoindre, et je revins quelques heures après, haletant, épuisé, répandre tout ce que mon cœur avait de larmes sur le corps inanimé de mon enfant.

" A dater de cette époque, ajouta le solitaire en achevant son récit, un marasme profond s'empara de mon âme ! Si je parvenais à le secourir, ce n'était que pour peu d'instants et lorsqu'un espoir de vengeance brillait à mes yeux. Plusieurs fois je me crus sur point d'atteindre de le meurtrier de ma fille, l'assassin de mon bonheur. Mais ce fut en vain. Le découragement me prit, et je n'eus bientôt plus la force de poursuivre mes recherches. Sur ces entrefaites, une nouvelle me parvint qui accrut encore mon état de langueur et d'hypochondrie. J'appris que le navire sur lequel s'était embarqué Pierre Giraud pour revenir en France avait sombré dans une tempête en pleine mer. Ainsi la fortune que me rapportait mon associé était perdue. Je me trouvais ruiné. En d'autres

circonstances, ce terrible revers m'eût semblé le plus grand des malheurs. Mais pouvait-il y avoir un coup plus affreux pour moi que celui qui m'avait déjà frappé ? Fortuna maudite, d'ailleurs ! N'était-ce pas dans le but de l'acquiescer que j'avais abandonné Lucienne et que j'avais laissé la trahison et le crime s'emparer de la pauvre petite, dont je n'aurais jamais dû me séparer ? Dès lors je me reprochai amèrement d'avoir voulu devenir riche, et, comme expiation, je jurai de finir mes jours dans la pauvreté. Avant d'exécuter ce projet, je me mis à voyager pour dissiper la torpeur qui m'accablait. Le hasard me conduisit dans ce repli du Bocage, dont la solitude me plut. La cabane que j'habitais était fiévreuse à un bucheon. J'obtins qu'il me la cédât. Après quoi, je retournai à Paris, où je distribuai tout ce qui désormais n'était qu'un luxe superflu, et je revins m'établir ici. Bientôt une consolation m'apparut : ce fut l'étude. Peu à peu le goût de la science, que j'avais eu jadis, me revint à l'esprit. Puis le calme rentra dans mon cœur, et le douloureux souvenir du passé ne le troubla plus que rarement. Quand il se ranime, je sens encore s'agiter en moi une haine vivace, et j'éprouve une violente tentation de me venger."

M. Mathieu se tut. Il demeura sombre et silencieux. Bénédicte l'avait écouté dans un profond silence. Il était attendri et pensif.

— Il est maintenant presumable, dit-il, que le criminel échappera à votre colère. Mais aucun forfait sans doute ne reste impuni. Il y a une justice mystérieuse qui plane sur les hommes : elle vous vengera :

— Elle n'a pas encore frappé, murmura le vieillard avec une sourde irritation.

— Qu'en savez-vous, maître ?

— J'ai revu le misérable dont les traits, quoique je n'eusse fait que les entrevoir une seconde, étaient restés dans mon souvenir. Je l'ai revu audacieux et insolent, et j'espère encore me trouver face à face avec lui.

— Où donc ?

— Ici.

— Et cet homme, quel est-il ?

— Le marquis Gaétan d'Aprémont.

— En êtes-vous sûr ?

— Oui ; mais je me convaincrai de son identité. Puis... je me vengerais.

— Maître, reprit gravement le père, je comprends et j'approuve la vengeance qui suit de près l'affront, la vengeance rapide, instantanée, foudroyante. Mais quand les années ont passé sur l'injure, lorsque le temps a passé, pour ainsi dire cicatrisé la plaie de l'âme, je ne la comprends pas et je ne l'approuve plus. Il semble alors que le droit de l'offensé soit prescrit et qu'il n'y ait plus de légitime que le droit éternel du Juge souverain.

Ces imposantes paroles impressionnèrent M. Mathieu.

Un instant après, Bénédicte lui serra silencieusement la main et retourna vers son troupeau.

Le vieillard était encore immobile et réfléchi, lorsqu'un bruit lui fit relever la tête. Il tressaillit violemment, car il aperçut à l'entrée de la chaumière le marquis Gaétan d'Aprémont.

VI

Après avoir, d'un air goguenard, lancé un coup d'œil dans l'intérieur de l'habitation, le marquis y pénétra et dit en ricanant :

— Eh bien ! me voici ; que me veux-tu, sorcier !

M. Mathieu était debout, pâle, tremblant. Il parvint cependant à contenir son émotion.

— Je veux d'abord, répondit-il, que vous me parliez avec déférence. Si vous êtes un gentilhomme, moi, je suis un vieillard, et les cheveux blancs sont encore plus respectables que les parchemins.

Gaétan ricana plus haut.

— Le plaisant drôle que tu fais ! répliqua-t-il. Je te conseille de prendre garde à toi.